

— Oh ! oui, ma mère.

— Mais c'est trop beau ! dit Georgette.

— Il ne peut rien y avoir de trop beau pour vous, ma mignonne, répondit Léonie ; cette chambre n'est pas aujourd'hui ce qu'elle sera dans quelques jours, quand je l'aurai ornée. Je veux que vous soyez dans un véritable nid.

Paul, qui tenait la main de Georgette, la mit dans celle de sa mère.

— Chère mère, dit-il avec émotion, je vous confie Georgette, c'est le plus grand témoignage d'affection que je puisse vous donner ; aimez-la ma mère, aimez-la bien !

— Je l'aimerai autant que je t'aime.

Elle attira le jeune fille dans ses bras et lui mit sur le front un long baiser.

— Maintenant, reprit Paul, il faut que je vous quitte.

— Déjà ! s'écrièrent en même temps Léonie et Georgette.

— Oui, car j'ai hâte de rejoindre mon père. Demain, ma chère Georgette, je viendrai vous prendre à onze heures pour vous conduire rue Saint-Maur ; je vous présenterai à mon père et nous déjeunerons ensemble.

— Mais, mon fils, dit vivement Léonie, demain Mlle Georgette ne sera pas habillée comme il faut qu'elle le soit.

— Soyez tranquille, chère mère, répondit le jeune homme en souriant, mon père n'en fera pas moins très bon accueil à Georgette.

Paul embrassa sa mère et sa fiancée et partit.

La marchande à la toilette causa quelques instants encore avec Georgette, puis la laissa et descendit au magasin, appelée par Elisabeth.

À sept heures, elle vint chercher la jeune fille pour dîner, et à neuf heures, après qu'elles eurent pris le thé, Georgette remonta dans sa chambre pour se coucher.

Comme tous les jours, la boutique fut fermée à onze heures et demie. Alors la marchande à la toilette remonta dans sa chambre ; mais avant de se mettre au lit, elle entra sans bruit dans la chambre de la jeune fille, ayant son bougeoir à la main.

Georgette dormait, la figure calme, ayant un doux sourire sur ses lèvres entr'ouvertes.

— Elle rêve, se dit Mme Prudence.

Et, immobile, éprouvant des sensations indéfinissables, elle resta en contemplation devant le doux et charmant visage de la jeune fille.

Elle eut alors d'amères pensées.

Ah ! elle ne l'avait jamais connu, elle, ce sommeil tranquille, aux jolis rêves d'azur ? À l'âge de Georgette, elle n'avait pas été bercée par de riants et sereins visions. C'était toujours obsédée par des pensées noires, des désirs inavouables, qu'elle avait reposés sa tête sur l'oreiller.

Quand des songes passaient dans son sommeil, c'étaient des rêves troublants qui se rattachaient aux passions qui devaient tourmenter sa vie.

Toujours, toujours surgissait devant elle cette image d'un passé qu'elle ne pouvait ensevelir dans un éternel oubli.

Était-ce, à cet instant, les yeux fixés sur la jeune fille endormie, des remords qu'elle éprouvait ? Peut-être. Elle sentait qu'elle avait été prédestinée à suivre une voie déplorable, sans pouvoir revenir en arrière ; et le poids des scandales des années écoulées pesait douloureusement sur elle.

Plus que jamais, en présence de cette enfant si pure qui, déjà, était de la famille, elle sondait en frémissant la profondeur de l'atôme qu'elle avait creusé entre elle et son mari, entre elle et son fils. Paul l'aimait, oh ! oui, il l'aimait ; mais elle sentait qu'il ne pourrait jamais avoir pour elle ce culte qu'inspire à son fils une mère qui est toujours restée fidèle à ses devoirs.

À présent, auprès d'elle, cette belle jeune fille, qui devait être l'épouse de son fils, était heureusement à l'abri de ces entraînements auxquels elle n'avait pu résister.

Oh ! elle était bien décidée à veiller sur Georgette avec une tendre sollicitude, à lui donner des conseils comme si elle pouvait lui offrir les enseignements et l'exemple d'une vie irréprochable.

Elle éloignerait de la chaste enfant toutes les tentations dont elle sentait le danger pour les vertus les plus solides. Elle lui éviterait le contact de ces clients, de ces clientes dont la physionomie et les regards peuvent éveiller d'étranges idées dans un jeune cerveau.

Elle considérait Georgette comme une fleur délicate dont le moindre souffle malfaisant pouvait ternir la fraîcheur et la pureté.

Elle n'osa pas s'approcher du lit pour mettre un baiser sur le front de la jeune fille, malgré l'envie qu'elle en avait. Elle s'éloigna marchant à reculons, ne pouvant détacher ses yeux du visage de la belle dormeuse. Dans l'encadrement de la porte elle s'arrêta.

— Dors, ma mignonne, dors, murmura-t-elle ; oui, va, je vais bien t'aimer, autant que Paul tu auras toutes mes tendresses. Grâce à toi, peut-être verrai je un jour, d'un coin du ciel éclairé, descendre un rayon d'espoir.

Da' bout des doigts, elle envoya plusieurs baisers à Georgette, puis referma doucement la porte.

Le lendemain, ce fut la jeune fille qui se leva la première. Elle avait fait sa toilette et était déjà habillée lorsque Mme Prudence, en peignoir du matin, ouvrit la porte de sa chambre.

La jeune fille eut un petit cri joyeux, un de ces cris d'enfants qui pénètrent jusqu'au fond du cœur de la mère, et, radieuse, elle se jeta dans les bras de Léonie, en disant :

— Oh ! madame, que de reconnaissance je vous dois !

La marchande à la toilette, remuée jusqu'au fond de l'âme, embrassa Georgette, la tenant serrée contre sa poitrine.

— Ma chérie, lui dit-elle, je vais vous appeler ma fille, ne voudrez-vous pas aussi me donner le nom de mère ?

— Oh ! de tout mon cœur, ma mère.

— Voilà qui est convenu.

Elle entraîna Georgette dans sa chambre et elles s'assirent sur le canapé.

— Ma fille, dit Mme Prudence, j'ai parlé hier de votre trousseau ; je sortirai cette après-midi, et ce soir même vous aurez dans l'armoire de votre chambre, toute la lingerie qu'il vous faut. Dès hier soir j'ai fait prévenir ma couturière et elle viendra ici ce matin prendre les mesures pour les robes et costumes qu'elle aura à vous faire.

— Mais, ma mère, vous faites trop, beaucoup trop pour moi.

— Je fais et ferai pour vous, Georgette, ce qu'une mère doit faire pour sa fille ; celle qui doit être la femme de mon fils n'est plus aujourd'hui une quasi servante d'auberge, mais une demoiselle. Laissez moi faire et donnez-moi cette joie, cet orgueil qu'ont toutes les mères en voyant leurs filles bien mises.

— Je ne vous contrarierai en rien, ma mère !

— Oui, n'est ce pas ? Du reste, ma mignonne, ce que je ferai pour vous sera beaucoup aussi pour Paul.

Des larmes vinrent aux yeux de la jeune fille et, doucement, elle laissa aller sa tête sur l'épaule de Mme Prudence.

Il y eut un bout de silence.

— Ma chérie, reprit Léonie, j'ai une crainte, oui, je crains que vous ne vous ennuyiez ici.

— Oh ! ne le croyez pas ! s'écria Georgette.

— C'est que je ne pourrai pas vous tenir compagnie autant que je le voudrais, vous serez souvent dans la solitude.

— Ne pourrai-je vous être utile à quelque chose dans votre commerce ?

— Non, ma fille, non ; je ne puis faire de vous une demoiselle de boutique, la place de la fiancée de mon fils n'est pas dans le magasin.

— Je sais coudre, broder, tricoter.

— Vous pourriez donc faire quelques petits ouvrages ; mais comme je ne veux pas vous voir travailler ainsi qu'une ouvrière, vous aurez de nombreux loisirs.

— J'aime beaucoup la lecture.

— Alors je vous donnerai des livres. Aussi souvent que cela me sera possible, nous sortirons ensemble ; et puis, Paul viendra vous voir souvent ; malgré tout, le temps pourra vous paraître bien long.

— Non, non, rassurez-vous, ma... ma mère, je ne m'ennuierai pas, vous verrez.

— Oui, nous verrons. Je vais descendre au magasin et Paul ne doit venir vous prendre qu'à onze heures ; qu'allez-vous faire toute la matinée ?

— J'ai une lettre à écrire.

— Ah !

Une lettre que j'aurais dû écrire dès hier soir, mais je n'ai pas osé vous le demander.

— Pourquoi cela ? Par exemple, si vous vous gêniez en rien avec moi, je serais mécontente, très mécontente. À qui voulez-vous écrire ?

— À M. et Mme Delmas, mes bons amis de Monthléry, que je n'ai pas vus avant de partir et qui doivent être très inquiets.

— Vous avez raison, mon enfant, il faut leur écrire immédiatement.

Mme Prudence se leva descendit au rez-de-chaussée et revint bientôt, apportant à Georgette un encrier, du papier et une plume.

Peu après elle descendit, laissant la jeune fille prête à écrire.

C'était un devoir d'affection et de reconnaissance qu'allait remplir Georgette, et elle éprouvait une sorte de chagrin en pensant que M. et Mme Delmas étaient à ce moment dans une grande anxiété.

Mais ces braves gens avaient été rassurés sur le sort de leur jeune amie.

La veille, après le retour de son fils rue Saint-Maur, le père Lebrun avait envoyé une dépêche à M. Delmas, laquelle se terminait par ces mots : "Recevez lettre de Georgette."

La jeune fille achevait d'écrire sa lettre, quatre pages d'une écriture fine et serrée, lorsque Mme Prudence entra dans sa chambre, accompagnée de la couturière.

— Nous vous dérangeons, dit-elle à Georgette, qui s'était levée vivement.

— Non, ma mère, j'ai fini.

— En ce cas, c'est parfait.

Et s'adressant à la couturière :

— Vous pouvez prendre les mesures, chère madame, je n'ai plus besoin de vous faire des recommandations, je sais quel soin vous apportez toujours à votre travail ; je tiens à ce que ma fille soit parfaitement habillée, et je m'en rapporte entièrement à vous pour le choix des étoffes et des garnitures.

— Soyez tranquille, madame Prudence, répondit la couturière, vous serez contente.

Elle prit des mesures avec un soin méticuleux, puis se retira en disant que le surlendemain, dans la matinée, sa première ouvrière viendrait essayer les deux robes.

— Ma mère, dit alors Georgette, voulez-vous lire ce que je viens d'écrire ?

Léonie sourit, enveloppa la jeune fille d'un regard caressant, prit la lettre et lut.

Il y avait quelques fautes d'orthographe, mais toutes les phrases étaient correctes et d'un bon français, ce qui indiquait une aptitude particulière chez la jeune fille. Ce qui charma surtout la mère de Paul, c'est le sentiment exquis que Georgette avait mis dans sa composition ; on sentait que sa lettre avait été dictée par le cœur.

Et Mme Prudence se disait :

— Cette enfant, qui n'a jamais été que sur les bancs d'une école de village, est richement douée.

EMILE RICHEBOURG.

À suivre